

CONSTANCE J. HAMPTON

*

UN AMOUR SI AVEUGLE

*

Volume 1 de la série des Officiers de Wellington

*

*

*

*

*

Hermesse James Boekerij, Pays Bas
MMXVII-IX

V.O. Publié en Julliet 2018.

*

Traductions et edits : MARIE ANCIANO
ISBN/EAN : 978-94-92980-20-5 e-livre

*

*

*Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/droits
d'édition/2018*

Constance J. Hampton, Hermesse James Boekerij, Pays Bas

*Le droit de Constance J. Hampton 'être reconnue comme
l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles*

77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

*

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les noms, les personnages, les endroits et les événements sont imaginaires et ne peuvent en aucun cas être considérés comme étant réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou ayant déjà vécu, des faits réels, des organisations ou des lieux existants n'est que pure coïncidence.

*

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite, à quelque fin que ce soit, sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

**

*À mon tendre époux Jan Herman
qui m'a permis d'écrire pendant toutes ces années.*

Chapitre 1 : LE PROLOGUE DE JOHN MONTGOMERY

*

— Je m'excuse, Lord John, mais le Duc insiste pour que vous laissiez les chiens à l'extérieur des appartements de Sa Grâce.

John Montgomery, le second fils du duc de Rothford, regarda le digne majordome d'un air interrogateur, puis baissa les yeux sur ses deux épagneuls de chasse.

— Mère autorise toujours Boris et Bastet à être à l'intérieur, Tubby !

M. Tubbington jeta un regard exaspéré en direction du jeune seigneur.

— M. Powell ne vous a-t-il pas averti, mon seigneur, que cette fois, la situation justifiait un certain, ah... décorum ? Pourquoi n'attendriez-vous pas dans l'antichambre pendant que j'appelle votre valet afin qu'il change votre manteau et vos chaussettes et qu'il vous lave les mains et le visage ?

— Laver ? rétorqua John en fronçant les sourcils.

On se lavait le matin après une nuit de repos qui avait donné un mauvais goût en bouche et on prenait un bain le soir quand on était invité à dîner à la table du Duc. Son valet Smithy le plongeait dans un bain après une chute de cheval exceptionnelle ou quand il ne sentait pas bon...

Le majordome se contenta de hocher la tête et ouvrit la porte de la petite salle d'attente située à côté de l'entrée des appartements de la Duchesse.

— Emmenez les chiens de Lord John aux chenils, Mordecai, dit M. Tubbington au valet de pied robuste qui semblait surveiller la porte de sa mère depuis une éternité, je parlerai moi-même à Smithy en ce qui concerne les besoins de Lord John.

Il se retourna et vit le fils du Duc, âgé de douze ans, s'asseoir avec hésitation sur une des chaises en bois à dossier droit de la salle d'attente. Il hocha la tête en signe d'approbation

et reprit immédiatement son visage sévère et taciturne. Ensuite, Tubby claqua des doigts à un jeune sous-valet de chambre qui se tenait debout, immobile, dans le couloir, et après avoir eu une petite conversation avec lui à voix basse, il l'envoya faire une course.

John, impatient, poussa un soupir. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui demandât d'attendre, mais en regardant ses mains sales, il était d'accord avec Tubby qu'il pourrait avoir besoin des bons soins de son valet.

Il était allé dans les écuries afin de soigner son nouveau cheval de chasse, le hunter que son frère aîné Randolph lui avait offert pour son anniversaire. Son père, Jonathan Montgomery, duc de Rothford, lui avait enseigné que, au Moyen-âge, les vrais guerriers prenaient toujours soin de leurs chevaux, et c'était exactement ce que John était en train de faire.

Quelqu'un cria dans la pièce qui se trouvait à côté de l'antichambre.

John écouta attentivement. Il connaissait trop bien ce cri-là. C'était sans aucun doute sa mère, la Duchesse.

— Vous ferez comme je le demande, Jonathan, disait-elle d'une voix rauque menaçante.

Ah, oui, les menaces ! Sa mère avait toujours été un maître en la matière. John en avait reçues d'innombrables fois.

Il n'avait jamais compris le besoin qu'éprouvait sa mère de toujours s'affirmer de cette façon. Menacer n'avait jamais été nécessaire car tout le monde, à l'intérieur et à l'extérieur de leur vaste demeure, s'était toujours empressé de satisfaire à tous les nombreux souhaits de sa mère, qu'ils fussent raisonnables ou non.

Il entendit son père marmonner quelque chose d'inaudible. Ce n'était rien de nouveau non plus ; sa mère semblait posséder tous les pouvoirs du monde sur tous ceux qui vivaient dans leur maison de Londres, même sur son père, en dépit du fait qu'il avait été un héros de guerre acclamé, du temps où il était le

colonel de son propre régiment, et qu'il était maintenant le duc de Rothford, un des hommes les plus puissants du royaume.

— Un prêté pour un rendu ! cria sa mère, je vous maudirai sur mon lit de mort si vous ignorez mes vœux, Jonathan Montgomery !

La réponse de son père fut étouffée, mais John put l'entendre malgré tout. Sa mère ne devrait pas prendre les choses aussi mal, la jeune fille n'avait été qu'une aventure quand il était dans le Nord...

John déplaça sa chaise de façon à être plus près du mur derrière lequel ses parents se querellaient.

Une fille ? Son père voyait une jeune fille dans le Nord ?

Ah, oui, sa mère parlait-elle de cette très belle femme blonde que John avait rencontrée une fois, quand son père et lui étaient allés faire une grande balade à cheval qui les avait menés du château de Stirling jusqu'à une « maison forte » près de Bannockburn ?

Il n'avait alors que quatre ans et montait Leslie, son poney préféré. C'était l'un des plus longs trajets qu'il avait jamais faits avec son père.

Ce dernier avait été inhabituellement distrait, jusqu'à ce qu'il eût aperçu cette femme, debout devant la maison, en compagnie d'un petit garçon d'à peine cinq ans qui prenait une position protectrice à ses côtés. Malgré son jeune âge, John avait remarqué sa beauté éthérée.

Une beauté différente de celle de sa mère. La Duchesse était toujours habillée et coiffée minutieusement. On ne l'avait jamais vue sans maquillage : son masque blanc de poudre de riz, ses joues fardées et ses yeux accentués de khôl.

John était incapable de dire de quelle couleur étaient les cheveux de sa mère car il ne les avait jamais aperçus ; ils étaient toujours dissimulés sous les énormes perruques colorées qu'elle portait. Les robes de sa mère étaient plus qu'élaborées et énormes ; elles étaient comme des cuirasses qui enveloppaient

sa silhouette tout entière et lui donnaient l'apparence irréaliste d'une poupée.

Il ne doutait nullement qu'elle le recevrait dans le costume complet d'apparat dû à son rang. Elle porterait peut-être même un énorme chapeau, en dépit du fait qu'elle serait allongée sur une de ses chaises longues dorées.

La jeune fille du Nord était vêtue d'une simple robe grise, avec un tablier carré. Au lieu de délicates chaussures à talons hauts, elle portait des sabots en cuir robustes. Elle avait de longs cheveux blonds tressés en une grande natte qui descendait jusqu'à son très joli postérieur, qui n'était pas caché sous les baleines ou le crin des armatures.

Il l'avait regardée avec de grands yeux ronds étonnés et avait admiré les doux traits du plus beau visage qu'il avait jamais vu. Le son de sa voix était animé et musical, et son rire était mélodieux en raison de sa tonalité grave qui différait tellement des gloussements et des ricanements hautains qu'il avait l'habitude d'entendre lorsque les nobles dames indolentes venaient leur rendre visite dans les résidences ducales.

Depuis qu'il connaissait cette femme, il avait secrètement désapprouvé l'artificialité des robes de la cour, des corsets en bois, des grands décolletés inconvenants et du maquillage criard qui faisaient que les femmes ressemblaient à des marionnettes au bout d'un fils, avec les mêmes mouvements raides.

Son père et la femme avaient discuté pendant un certain temps. Son père avait semblé insister sur quelque chose et la femme avait secoué la tête en les montrant du doigt, lui et le garçon qui, il l'entendit plus tard, s'appelait Lochiel.

La femme avait fini par céder à la demande de son père et avait dit au garçon de prendre soin du petit Lord John.

Lochiel avait admiré le poney de John, et John, magnanime, lui avait dit qu'il pouvait monter Leslie s'il le souhaitait. Lochiel avait secoué la tête ; il avait son propre poney, mais ils n'étaient certainement pas autorisés à monter leur poney tout seuls. Alors, au lieu de cela, ils avaient emmené le poney de John et le

cheval de son père à l'écurie qui se trouvait derrière la maison. Ils avaient joué là quasiment jusqu'au soir, jusqu'à ce que son père sortît enfin de la maison à la hâte, le visage un peu rouge et les vêtements visiblement enfilés sans l'aide de son valet.

— Vous devez admettre que notre John doit avoir les mêmes chances que nous d'être heureux en mariage, ma chérie, répondit le Duc d'une voix suppliante.

La Duchesse commença à dire quelque chose, mais elle fut prise d'une quinte de toux et ne put poursuivre.

Le Duc lui conseilla vivement de ne pas se fâcher autant.

Puis John entendit son père accepter.

— Si vous pensez que cela est vraiment aussi important, je signerai les papiers pour les fiançailles, Élisabeth.

Sa mère continua à crier entre ses violentes quintes de toux, accusant toujours le Duc de « maudite trahison ».

Une demi-heure plus tard, alors qu'il portait des vêtements propres et sentait bon le savon cher au citron, Lord John Montgomery apprit qu'il devrait se fiancer à une fille qui s'appelait Lizzie Campbell et qu'il était censé l'épouser lorsque la jeune fille aurait atteint l'âge de seize ans. Manifestement, il s'agissait du « prêté pour un rendu » auquel sa mère avait fait allusion en criant avant qu'il ne vînt dans sa chambre à coucher.

Un calcul rapide confirma à Lord John qu'il aurait vingt-quatre ans d'ici à ce que la fille fût mariable et il décida donc de ne pas s'inquiéter au sujet de son mariage arrangé avec une petite gamine dont personne, à l'exception de sa mère hystérique, ne savait rien.

Comme il s'y attendait, elle était allongée tout habillée sur une chaise, arborant une perruque d'un mètre de haut avec à son sommet un grand chapeau en forme de roue. Quand elle éternua, elle perdit un morceau de maquillage qui tomba de sa joue, sans qu'elle ne s'en aperçût, pour atterrir sur sa haute poitrine corsetée et poudrée de blanc. Elle portait des gants en dentelle qu'il baisa soigneusement après lui avoir fait un rond de jambe obligatoire.

Il se souvenait avec précision de la façon dont la jeune fille du Nord l'avait tiré contre sa douce poitrine qui sentait la femme, le savon au lilas et, bizarrement, un peu l'odeur de son père.

Elle l'avait embrassé avec enthousiasme et en souriant, quand elle lui avait dit au revoir. Il imaginait parfois qu'il pouvait toujours sentir ces douces lèvres sur ses deux joues, et dans ses rêves de garçon qui s'éveillait à la sensualité, elles avaient tendance à se transformer en quelque chose de très excitant. Il se souvenait de l'odeur de ses bras tendres et de ses cheveux blonds merveilleux.

Ce ne fut que le soir qu'il comprit la remarque de Tubby au sujet du « décorum », quand son père lui annonça que la Duchesse, sa mère, était malheureusement décédée.

Père avait l'air assez triste, mais Lord John semblait remarquer également une sorte de soulagement, qui était sans doute dû au fait que sa mère était maintenant libérée des maladies dont elle avait souffert depuis la naissance de John.

John regrettait que sa mère fût passée de ce monde à un autre qu'il ne pourrait atteindre, mais il n'était pas surpris de ne verser aucune larme. Il avait été plus proche de ses nourrices et de ses nounous que de la poupée qui avait été une duchesse et peut-être même un jour une mère, lorsque cette poupée lui avait donné naissance plus de douze ans plus tôt.

Sans le savoir, il avait été fiancé sur le lit de mort de sa mère, à l'âge respectable de douze ans, alors qu'il se demandait seulement si sa mère avait jamais eu les cheveux blonds coiffés en une tresse qui touchait son derrière.

-

Quand la date de son mariage arrangé se rapprocha, Lord John commença à rechigner.

Il était alors plus ou moins amoureux de la comtesse Maria Katrina Oblinsky, une réfugiée russe qui avait des cheveux blond blanc jusqu'aux hanches, quand ils étaient lâchés, et qui aimait se promener dans les robes moulantes de l'époque de la

pré-Régence, qui étaient tellement à la mode à la cour de l'arriviste Napoléon Bonaparte à Paris.

Son père l'avait envoyé à deux reprises dans un petit village près de Glasgow afin qu'il y courtisât la petite gamine avec laquelle il était fiancé, mais en raison de son amour pour Maria Oblinsky, il avait détesté chaque minute passée avec elle et n'avait pas voulu admettre que sa future épouse fût en fait d'une exquise beauté et une fiancée virginale très convenable. Maria ne pouvait prétendre à aucune de ces caractéristiques ; elle était plus ou moins deux fois plus âgée que Lizzie et avait de l'expérience dans des choses en relation avec les fouets, les chaînes et les draps de lit en soie.

Finalement, le Duc avait promis qu'à sa mort, Lord John deviendrait le marquis de Lorna et Kintyre à la place de son frère Randolph.

Ça ne dérangeait pas Randolph de donner ce titre « à l'avance » à son petit frère, parce qu'il deviendrait le nouveau duc de Rothford et que ce titre était de toute façon plus élevé. Le titre de marquis de Lorna et Kintyre n'était qu'un titre de courtoisie que l'on donnait à l'héritier. Lord John, qui était à ce moment-là un malotru trop gâté de mauvaise réputation et avait les pires appétits sexuels, se préparait donc à aller à Édimbourg afin d'épouser la très honorable Élisabeth Campbell, une gamine sans dot, ni ascendance éminente, en échange de quoi il serait un jour Marquis.

John serait heureux d'avoir enfin un titre. Ses dettes s'accumulaient considérablement et il craignait de ne pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps avec pour seul crédit le fait d'être le second héritier du duc de Rothford.

Il détestait Lizzie Campbell encore davantage parce qu'elle se posait en obstacle devant ses chances de marier une héritière qui pourrait le faire sortir de la situation désespérée dans laquelle il s'était mis. La seule chose que Lizzie Campbell lui apporterait était son corps qui ne lui générerait rien d'autre que des obligations dont il n'avait rien à faire.

**

Chapitre 2 : LE PROLOGUE DE LOCHIEL

*

La femme rejeta ses mains quand il essaya de l'attraper par la taille.

— Allez-vous-en, Lochiel Cameron, cria-t-elle, je vous ai déjà dit de vous en aller !

Elle se retourna et le poussa fortement au niveau de la poitrine.

Il trébucha en arrière sur les dalles anciennes de leur ferme et atterrit sur son derrière.

— Mais Catriona...

Elle lui tourna autour, les mains sur les hanches.

— Pourquoi n'arrivez-vous pas à faire entrer ça dans votre petite tête, Lochiel ? Je ne veux plus de vous ici ! Je n'ai plus besoin de vous ici ! J'ai ces quatre fils dont je dois m'occuper, et la dernière chose que je veux, c'est que vous perturbiez mon sommeil la nuit.

Il se redressa lentement de son humble position.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Cat ? Ce sont mes enfants aussi !

Elle le regarda avec mépris et les traits de son visage laissèrent entrevoir son vrai âge.

— Bien sûr qu'ils sont les vôtres, Lochiel, répondit-elle d'un air dédaigneux, et je n'en ai pas besoin d'un autre, et encore moins d'un enfant comme vous dans la maison. Retournez à Édimbourg afin de jouer les soldats pour ce méprisable Sassenach qui se fait appeler notre Duc !

Elle se retourna et se dirigea vers la cuisine.

Il mit le manteau de son uniforme de lieutenant.

— Si c'est vraiment ce que vous voulez...

Il entendit le désespoir dans sa propre voix. Son épouse, qui était près de dix ans son aînée, voulait-elle vraiment qu'il s'en allât ?

Elle réapparut à la porte et se frappa la tête d'une main.

Il la dévisagea, amèrement déçu.

Têtu ? Sa femme l'accusait-elle d'avoir un crâne trop dur pour comprendre ce qu'elle disait ?

— Et qu'en est-il de nous deux, Cat ? dit-il presque à voix basse.

— Vous saviez qu'il n'y avait pas le moindre sentiment d'amour entre nous ! La seule chose que vous avez toujours voulue, c'était d'être en rut ! Je vous l'ai autorisé. J'avais besoin de faire des enfants pour le Clan, comme me l'avait dit mon père. Maintenant, vous pouvez partir. Contentez-vous d'envoyer de l'argent pour les garçons et allez faire une guerre quelque part, Lochiel.

— Qu'en est-il de la ferme ? demanda-t-il.

Des sueurs froides lui coulaient dans le dos. La ferme avait été achetée avec l'argent de sa mère.

— Je prendrai soin de la ferme, et vous, allez gagner l'éducation de vos fils. Maintenant, allez-vous-en !

Elle désigna du doigt la porte d'entrée.

— Ma maman a payé pour cette ferme, Cat ! Pourquoi devrais-je partir ? Tout est à moi de plein droit.

Catriona s'approcha de lui. Il pouvait sentir son haleine qui s'était altérée durant les cinq ans qu'ils avaient été mariés.

— Parce que vous êtes un mauvais fermier, Lochiel, voilà pourquoi. Vous ne valez absolument rien ici ! Et ne commencez pas à pleurnicher au sujet de votre maman. Tout le monde sait qu'elle a gagné son argent en se couchant sur le dos et en baisant avec ce maudit Sassenach !

Le sang monta aux joues de Lochiel.

— Ma mère a épousé un Écossais qui m'a protégé et m'a nourri, Cat Mac Gregor, et n'oubliez pas ça !

— Ce vieux Cameron n'était pas votre père, espèce d'idiot ! Elle l'a épousé pour son argent et puis l'a tué, je le jure devant Dieu ! Maintenant, allez-vous-en, laissez-nous tranquilles ici ! Retournez à vos prostituées dans cette ville perdue !

Lochiel la regarda, rempli de désespoir. Il savait qu'ils n'allaient pas ensemble, mais partir juste comme ça, en laissant à nouveau ses petits garçons ?

Cat sembla soudain se rappeler de quelque chose ; c'était le côté protecteur de Lochiel, celui qui lui avait fait accepter ce mariage ridicule.

— Mais partez, Lochiel, dit-elle presque en le suppliant, vous savez qu'il n'y a rien pour vous ici. Je prendrai soin de nos enfants, je suis sûre que je le fais bien. *Is é Dia amháin a thabharfaidh breithiúnas orm !*

Il la regarda, les yeux écarquillés, quand elle le supplia dans sa langue maternelle. Cela avait été leur langage d'amour, bon sang ! *Seul Dieu la jugerait ici.*

— Revenez voir les garçons quand vous en aurez le temps, les dimanches. Maintenant allez-y, il y a un monde qui vous attend là-bas.

Lochiel partit en se retournant pour regarder, avec nostalgie, les petites fenêtres des chambres où les garçons dormaient dans leur lit douillet.

Il n'était plus le bienvenu dans sa propre maison.

Il secoua la tête. Catriona Mac Gregor l'avait eu par les testicules ! Elle l'avait épousé et avec l'argent dont il avait hérité de sa mère, elle lui avait fait acheter la ferme que ses neveux, les Mac Duff, avaient mise en vente avant de partir pour les Amériques.

Catriona avait donné naissance à quatre fils en moins de cinq ans, ce qui n'était pas un mince exploit à trente ans et plus. Maintenant, elle envoyait son mari faire plus d'argent pour ses besoins personnels, ceux des garçons et de son maudit clan, sans lui donner en retour les avantages qu'un mari recevait pour ses efforts, à savoir une place dans son lit, bien sûr, quand il rentrait à la maison.

Il serra les dents.

Elle avait trente-cinq ans et lui vingt-cinq. Mon Dieu, si jamais un homme pouvait être récompensé pour avoir été utilisé, il gagnerait le premier prix !

Il se retourna une fois de plus pour regarder la maison qui était légitimement la sienne ; des larmes de rage lui brûlaient les yeux.

Sa monture était attachée à un pilier. Lochiel leva les yeux au ciel ; il lui serait impossible d'atteindre Édimbourg aujourd'hui, mais il faisait probablement assez beau pour dormir à la belle étoile, même si l'air était glacé.

Il s'élança sur son cheval qui souffla doucement par les naseaux pour le saluer.

Il se retourna pour voir si Catriona n'était pas à une fenêtre pour lui faire au revoir de la main, mais il n'y avait personne pour assister à sa retraite honteuse.

En avant pour Édimbourg, pensa-t-il amèrement, et si possible, pour une nouvelle vie.

*
*
*

Chapitre 3 : LE HAVRE DE LADY SOPHIA

*

Il remua quand elle entra dans la chambre.

Elle posa le plateau et se pencha pour l'embrasser sur ses cheveux drus. Ils étaient gris comme les nuages qui planaient au-dessus de Londres.

Elle sourit quand il ouvrit les yeux en tendant les bras vers elle et gloussa lorsqu'il la tira dans le lit somptueux. Elle l'embrassa sur la bouche et put sentir que ses poils de barbe repoussaient.

— Mm, murmura-t-il, où étiez-vous, mon amour ? Vous m'avez manqué quand je me suis réveillé.

Elle blottit sa tête entre le haut de son cou et son épaule en respirant son odeur qu'elle aimait tant.

— Je ne crois pas un instant que vous étiez déjà réveillé, lui répondit-elle d'une voix amusée.

Il sourit dans ses cheveux.

— Mais je l'étais, mon amour, ne voyez-vous pas que j'ai attisé le feu ?

Elle pencha la tête en arrière pour regarder la grande cheminée de la chambre.

— Comme c'est gentil de votre part, dit-elle en riant, la maison est terriblement froide, vous savez, et il y a juste assez de serviteurs pour pourvoir à nos besoins. Comme vous êtes bien organisé, Jon !

Il se déplaça sur son oreiller en la prenant avec lui par les épaules.

— Whitesands..., dit-elle à voix basse, j'aime cette maison. Est-ce la vôtre ?

— Est-ce du café que je sens là ?

Il respira profondément.

Elle se dégagea rapidement de son étreinte.

— Café et petits pains au miel, confirma-t-elle en saisissant une grande tasse en porcelaine par son anse, buvez-le vite avant

qu'il ne refroidisse. La cuisine se trouve à des kilomètres de cette chambre.

Elle s'assit contre la tête de lit et il suivit son exemple en plaçant le grand oreiller derrière son dos, avant d'accepter la tasse qu'elle lui tendait.

— Y a-t-il un petit pain sans miel ? demanda-t-il, cette maudite dent recommence à faire des siennes quand je mange des choses sucrées.

Elle acquiesça en souriant, puis agita un petit pain non sucré devant ses yeux. Il l'attrapa et le mordit à pleines dents.

Elle s'appuya à nouveau contre la tête de lit et but son café noir en appréciant chaque gorgée les yeux fermés. Elle avait déjà mangé un petit pain, en attendant que la cuisinière terminât de préparer son plateau, et elle estimait que cela était suffisant. Elle avait grossi ces dernières années et, même si Jon lui disait qu'il la trouvait belle comme elle était, elle ressentait toujours le besoin d'être un peu plus mince.

Il l'embrassa dans le cou en faisant flotter vers elle l'odeur du café et des senteurs matinales. Elle se pencha pour l'embrasser sur la tête.

— C'est à Sophia.

— Quoi ?

Elle s'arracha à ses rêveries de devenir plus mince et plus belle.

— Whitesands, dit-il en hochant la tête.

Il avala la dernière bouchée de son petit pain.

— Richard lui a donné après y avoir été quelque peu encouragé.

C'était sans aucun doute Jon qui l'y avait encouragé, pensa-t-elle.

— Pourquoi ? Sophia n'a pas besoin d'une dot. Elle a juré de ne jamais se marier après..., eh bien après..., vous savez...

— Groathill ? Oui. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas besoin d'un endroit à elle. De toute façon, j'ai eu l'impression que Célia ne voulait plus d'elle dans la maison de Londres,

maintenant qu'elle est à nouveau enceinte. Je pense que Sophia et Célia ne s'entendent pas du tout. Richard a toujours adoré sa sœur et ça n'enchantait pas trop son épouse.

Elle hocha la tête distraitement. Depuis le viol de Sophia Grey, la fille d'un duc, l'intérêt de Richard Grey, duc de Lindley, pour sa sœur semblait avoir triplé. Il s'était montré très protecteur envers elle et avait répandu d'autres rumeurs malfaisantes.

Sa jeune femme trop gâtée n'aimait pas du tout Lady Sophia.

Mais ça, elle pouvait le comprendre ; une jeune mariée voulait toujours avoir tout ce qui concernait son mariage pour elle toute seule, y compris son mari. Néanmoins, dès que Célia Grey demandait quelque chose, Sophia interférait toujours entre elle et le Duc. D'un autre côté, Célia Grey était une chouchoute. Son père, le comte de Cornwell, et son atroce épouse l'avaient pourrie gâtée.

Elle avait déploré la décision de Richard Grey d'épouser cette niaise, mais à vingt-six ans, aucun jeune homme de haut rang ne pouvait être considéré comme raisonnable. Elle aurait toutefois espéré que Richard choisît une fille comme sa sœur aînée. Sophia était extrêmement belle, intelligente et énergique. Elle avait commencé à diriger la vaste demeure ducale alors qu'elle n'était qu'une jeune fille frêle de quatorze ans. Le père de Richard et de Sophia, William Grey, duc de Lindley, était mort d'une maladie du foie quand Richard n'avait pas encore trois ans.

— C'est un endroit magnifique, Jon. Ta belle-fille sait-elle que nous lui empruntons ?

Jonathan Montgomery, duc de Rothford, haussa les épaules.

— Elle est très intelligente et il n'y a pas grand-chose qui échappe à son attention. Bien sûr qu'elle est au courant à notre sujet, Audrey.

Il sentit son souffle se couper et tendit le bras pour lui caresser la main. Elle était sèche et plutôt fragile.

— N'ayez aucune crainte de mes beaux-enfants, ma très chère ! Rappelez-vous qu'ils sont de mon côté. J'ai été leur père de substitution pendant près de trente ans.

Elle ne put qu'acquiescer.

Elle ne pouvait supporter l'idée que les rumeurs au sujet de sa liaison avec Jon Rothford pussent arriver aux oreilles de son mari vindicatif. Même quand il était loin, sur ses terres écossaises à Loghaire, elle craignait sa colère. Ils n'avaient pas couché ensemble depuis qu'elle avait eu Hengist, leur deuxième fils, car elle ne pouvait supporter qu'il la touchât. Son mari avait eu vite fait de trouver soulagement et consolation auprès d'innombrables amoureuses et maîtresses. Il y avait suffisamment d'Écossaises qui étaient heureuses de partager son lit en échange d'un repas et de quelques pièces.

Cependant, il ne prendrait pas son infidélité à la légère ; des hommes comme Loghaire ne portaient pas volontiers les cornes.

Elle regarda son amant à travers ses cils, tout en finissant de boire son café.

Elle se demandait si Jonathan soupçonnait seulement qu'il était le héros de ses rêves depuis près de trente ans. Elle l'avait vu pour la première fois quand son mari et elle avaient été invités à son mariage avec la belle Élisabeth Belding, Élisabeth Grey à l'époque, duchesse de Lindley, veuve du duc de Lindley.

Loghaire avait failli la laisser à la maison ce jour-là, dans la mesure où elle était énorme, vu qu'elle attendait son premier enfant, et qu'il détestait la voir ainsi, mais elle avait insisté pour aller à la noce.

Elle n'avait jamais vu Jon avant cela. Loghaire détestait divertir les « Sassenachs », mot gaélique qu'on utilisait en se moquant pour désigner les Anglais. Quand elle avait fait sa première sortie à Londres, Jonathan régnait sur son duché dans le Nord, avec son père souffrant.

Elle avait détesté la nouvelle duchesse de Rothford au premier coup d'œil, comprenant très bien que son aversion venait du fait qu'elle en était verte de jalousie. Comment une femme de si basse classe avait-elle pu séduire un duc et un futur duc l'un après l'autre ? Élisabeth Grey était la fille d'un modeste colonel dont les biens en Irlande avaient été suspects et auraient fait de lui tout au plus une sorte de chevalier. La rumeur disait que sa mère avait été une actrice, mais personne ne pouvait le confirmer avec certitude, dans la mesure où elle était d'origine irlandaise et qu'elle portait un nom tellement prétentieux qu'on aurait pu douter que ce fût son vrai nom. Tout cela avait plutôt été rabaissant, mais Jonathan Montgomery avait été ravi d'avoir enfin Élisabeth comme épouse.

Audrey savait qu'il avait failli se battre en duel pour elle avant cela, avec le vieux Lindley, mais quand il avait quitté le pays pour se rendre à l'une des guerres contre les Français, Lindley avait saisi sa chance et s'était assuré qu'elle irait dans son lit en lui passant la bague au doigt, chose que Jonathan n'avait pas été disposé à lui offrir à l'époque.

Au cours de leur cinquième année de mariage, William Lindley mourut et Jonathan put à peine attendre son année de deuil avant d'emmener Élisabeth devant l'autel.

À vingt-deux ans, Élisabeth Belding était plus belle que jamais. Elle avait porté les deux enfants de Lindley, Sophia et Richard, qui eurent le beau-père le plus merveilleux du royaume, quand elle eut épousé Jonathan Montgomery.

Comme Audrey s'était trouvée vilaine à ce mariage !

Elle n'avait jamais été connue pour sa beauté et Loghaire ne l'avait épousée que pour son argent, se vantant à ses amis qu'il la prendrait par derrière, de sorte qu'il n'aurait pas à voir son laid visage. Entendre cette rumeur l'avait profondément blessée, mais à ce moment-là, elle était déjà enceinte de leur premier-né, Philip ; le Comte avait ensuite attendu environ un an avant de revenir dans son lit. Il n'avait pas couché avec elle de la façon dont il s'était vanté à ses amis. En fait, il avait étrangement été

plutôt amoureux, jusqu'à ce qu'elle eût mis fin à cela en lui annonçant qu'il y avait un nouvel enfant en route. Depuis lors, elle lui avait fermé sa porte. Il avait encore essayé quelques fois de s'approcher d'elle après la naissance de Hengist, mais elle s'était refusée à lui, pensant qu'il n'avait pas l'une de ses maîtresses dégoûtées à disposition et que c'était pour cela qu'il se tournait vers elle, en dernier recours.

Elle avait ressenti un tel soulagement de ne plus avoir à partager son lit.

Audrey était la nièce du duc de Lindley, éloignée au deuxième degré. Son père était l'un des nombreux cousins du Duc et sa mère était une Wharton, de la branche fortunée de cette illustre famille, qui avait beaucoup d'argent et pouvait offrir une bonne dot à sa vilaine fille.

Loghaire, qui n'était qu'Andrew Agnew à ce moment-là, avait bondi sur la dot, et comme il était la plupart du temps dans le camp écossais de Rothford, au lieu de celui de Lindley, ses parents avaient accepté le mariage ; Loghaire était nécessaire à l'équilibre entre les deux duchés écossais, et s'il avait une Lindley dans son lit, ils s'étaient dit que la balance serait équilibrée.

Jon la prit dans ses bras dès qu'elle eut terminé son café.

— Jonathan, nous devons partir !

Elle se tortilla dans ses bras encore forts.

Il l'embrassa sur le bout du nez et lui offrit son plus beau sourire.

— Juste encore une fois, ma beauté, je vais devoir aller à Édimbourg pour le mariage de John et je doute que nous serons en mesure de nous voir de cette façon là-bas.

Ma beauté. Il l'avait dit à nouveau.

— Pourquoi m'appellez-vous comme ça, Jon ? dit-elle à voix basse.

— Ma beauté ?

Ses yeux se mirent à briller.

— Parce que vous êtes belle, Audrey, regardez-vous !

— Vous savez que je ne le suis pas. Je n'arrive pas à la cheville de votre femme...

Elle le sentit se raidir au moment où elle fit allusion à sa femme morte depuis longtemps.

Puis il l'embrassa fermement sur les lèvres.

— Élisabeth a été mon grand amour à l'époque où j'étais un jeune garçon stupide. C'est vrai que je me suis empressé de l'épouser après la mort de Lindley et qu'à en croire les histoires, c'était mieux qu'un conte de fées.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Pour autant que je sache, c'était l'histoire d'amour la plus romantique du siècle.

Il fit une grimace en la serrant dans ses bras.

— Il m'a fallu un certain temps pour découvrir qu'elle était une mégère manipulatrice, une mégère très futée. Je ne pense pas qu'elle fût capable d'aimer. Plus elle vieillissait, plus la belle pomme dorée se révélait être pourrie de l'intérieur. Elle pouvait jouer le rôle de l'épouse aimante et du « grand amour » à merveille, mais en fin de compte, je connaissais la femme égocentrique et trop gâtée qu'elle était vraiment. Elle n'avait pas de cœur, Audrey. La preuve, c'est que, sur son lit de mort, elle a forcé John à se marier avec cette gamine, Lizzie Campbell. John n'avait que douze ans, pour l'amour de Dieu, et Lizzie probablement même pas quatre. Savez-vous pourquoi ?

Audrey secoua lentement la tête. Comme tout le monde dans le royaume, elle s'était toujours interrogée au sujet de ce souhait sur son lit de mort.

— Cette fille était la petite-fille de son père. Il avait eu un fils avec une fille de la noblesse écossaise alors qu'il était déjà marié avec la mère d'Élisabeth. Les Campbell d'Ayre avaient adopté ce garçon. Je pense qu'ils étaient l'oncle et la tante de la fille. Élisabeth aurait fait n'importe quoi pour améliorer le sort de sa famille. Elle ne se souciait pas que John, en tant que fils d'un Duc, devait épouser une fille de la haute société, une fille qui avait de l'argent pour bien faire, et non pas une pauvre inconnue issue d'un village écossais. Mais je ne peux pas

revenir sur cette promesse, même pas pour le bien de John. Il déteste cette gamine, bien sûr. Il a vingt-quatre ans et est amoureux d'une terrible comtesse russe.

Elle sourit timidement.

— Je suis désolée, Jon, dit-elle à voix basse, mais tout ça ne veut pas dire que je suis belle...

— Mais vous l'êtes ! s'empressa-t-il de répondre, avant de l'embrasser à nouveau.

Audrey rougit en pensant qu'elle ne s'était pas encore lavé les dents avec de l'eau à la menthe.

Il ne poursuivit qu'après un long baiser insistant.

— Vous avez le cœur le plus beau du monde ! J'ai toujours admiré votre douceur et votre calme. Mon Dieu Audrey, savez-vous combien un homme peut aspirer à la paix et au calme quand il vit aux côtés d'une mégère ? Savez-vous qu'elle m'a fait chanter pour que je me plie à son soi-disant « souhait sur le lit de mort » ?

— Vous, Jonathan ? s'écria-t-elle d'un air choqué, comment a-t-elle pu... Vous êtes le plus puissant de tous les ducs du Royaume !

Il lui adressa à nouveau un sourire, retrouvant le sens de l'humour qu'elle admirait tant chez lui.

— Après qu'elle eut Randolph, elle resta à Londres. La Reine voulait qu'elle fît partie de sa cour. Cela lui convenait admirablement bien. Elle avait besoin de l'admiration des courtisans, de la Reine et du Roi plus que de ma compagnie. Quand je suis retourné à Stirling, j'ai revu Maighread. Il y avait très peu d'Écossaises qui pouvaient se comparer à sa beauté.

Il embrassa rapidement Audrey sur la joue quand il vit son regard s'assombrir.

— Je connaissais Maighread depuis qu'elle avait treize ans. Elle était la miraculée de Stirling. Son vieux père, un Mac Donald, l'avait engendrée alors qu'il avait la soixantaine et que sa mère avait déjà passé son cinquantième anniversaire. Sa beauté était absolument fulgurante. Lorsque je suis retourné à

Stirling, elle avait dix-neuf ans et j'ai réussi à la séduire. Notre fils est né avant qu'Élisabeth n'ait eu John.

Audrey écarquilla les yeux.

— Vous avez un fils bâtard à Stirling ?

Jon haussa les épaules.

— Pour autant que je sache, il est maintenant à Édimbourg. Je lui ai obtenu une commission d'officier à la Garde Noire, parce que c'était son désir le plus cher. Mais il ne sait rien à mon sujet. Lorsque Maighread était enceinte, j'ai dû lui faire épouser un de ses vieux cousins qui était au seuil de la mort. Je lui ai acheté une maison à l'extérieur de Bannockburn. Son soi-disant mari décéda dans l'année. Élisabeth ne m'a jamais pardonné ce faux pas. Elle le faisait ressortir dans notre relation à chaque fois qu'elle avait envie d'être méchante. Ce ne fut que sur son lit de mort qu'elle accepta de me pardonner, à condition que je marie John à Lizzie Campbell. Voilà comment tout cela est arrivé. Un « prêté pour un rendu » disait-elle. Mais je ne pourrai jamais dire à John ce qui gît sous les circonstances de son mariage.

— John et Randolph connaissent-ils l'existence de ce demi-frère ?

Il secoua la tête.

— Est-ce aussi une promesse que vous avez faite à Élisabeth ? demanda-t-elle incrédule.

— Je ne pourrai leur dire que quand je serai allongé sur mon propre lit de mort.

— Oh, Jon, s'exclama-t-elle, vous ne pouvez pas être sérieux ! Et si vous mouriez loin d'eux ou très soudainement ? Vous devez leur dire ou leur laisser un mot dans votre testament !

Il sourit à nouveau.

— Maintenant que je vous ai raconté mon histoire, vous me devez une belle galipette, Madame !

Elle le regarda avec ses yeux verts et son regard tendre devint langoureux.

Il la prit par la taille, puis fit glisser ses mains jusqu'à son ferme postérieur. Cela faisait déjà quelque temps qu'elle avait fêté son cinquantième anniversaire, mais pour lui, elle représentait le soleil et la lune en même temps dans le ciel. Il avait connu des beautés sveltes dans sa vie, mais comme il lui avait déjà dit, il préférait l'amitié d'une femme avec qui il pouvait discuter, dont la beauté brillait de l'intérieur, à la beauté des femmes gâtées et malveillantes qui s'estompait rapidement. Elle était devenue son havre de paix dans un monde en rapide mutation, elle, Audrey Agnew, comtesse de Loghaire.

Elle poussa un soupir quand sa main ouvrit sa robe de chambre pour atteindre le haut de ses cuisses.

Jonathan Montgomery avait été son amant durant ces deux dernières années. Ils s'étaient revus à la cour de George III. Elle avait eu de la peine à en croire ses yeux quand le plus beau duc du royaume avait commencé à lui faire la cour. Lorsqu'elle avait accepté de partager son lit, elle avait été stupéfaite. Coucher avec Jonathan avait été tellement différent des rudes attentions de son mari. Elle n'avait jamais su ce que faire l'amour pouvait apporter à une femme, et Jonathan, perspicace jusqu'au bout des ongles, lui avait enseigné le plaisir que cela pouvait procurer. Elle craignait maintenant de ne plus pouvoir se passer de lui et n'arrivait toujours pas à croire à sa chance qu'il l'eût choisie comme maîtresse.

Il lui avait demandé de le rencontrer à la belle demeure de Sophia Grey.

Elle comprenait maintenant que Sophia essayait d'être à Whitesands dès qu'elle le pouvait, mais les affaires concernant les propriétés Lindley l'empêchaient d'y vivre.

Pauvre Sophia qui avait elle-même décidé de rester célibataire parce qu'un débauché n'avait pas accepté un « non » comme réponse lors d'une fête à la campagne, à laquelle le Prince héritier avait été présent. Sa mère avait décidé d'« étouffer l'affaire ». L'homme qui avait osé violer sa fille

n'était vraiment pas éligible pour devenir son mari. Il n'était qu'un des « amis de mauvaise vie » du Prince.

Élisabeth Rothford n'avait jamais aimé les complications. Elle avait dit à Sophia de ne pas en parler dans la mesure où personne ne remarquerait le fait qu'elle avait perdu sa virginité, si personne n'était au courant, oubliant comme par hasard que la virginité de Sophia avait été le sujet des moqueries de la cour depuis un mois.

Audrey décida de lui rendre visite à Londres le lendemain pour lui apporter un gros bouquet de fleurs. Dans quelques jours, elle aussi partirait vers le Nord pour le mariage de John Montgomery. Elle ne savait pas encore si elle irait en compagnie de Jonathan, mais s'il le lui demandait, elle savait qu'elle accepterait volontiers.

Elle soupira quand il la fit rouler sur le dos.

— Jon, murmura-t-elle, à votre âge, vous devriez faire sauter vos petits-enfants sur vos genoux au lieu d'attaquer les femmes honorables.

Il éclata de rire.

— Audrey, n'importe quel homme vous dira qu'il préférera toujours une bonne galipette plutôt que de s'amuser avec des enfants. Mettez-vous simplement à gémir, voulez-vous ? J'adore quand vous gémissiez !

— J'adore quand vous me faites gémir, Jonathan, murmura-t-elle, après quoi il râla au sujet des femmes qui voulaient toujours avoir le dernier mot et ne savaient pas quand se taire et s'amuser.

*

*

*

Chapitre 4 : LÉGER EMBARRAS DE LOCHIEL

*

Le sergent se gratta la tête en regardant le jeune lieutenant.

Mon Dieu, mais l'homme s'était réellement surpassé ce soir !

Il était étendu sur les dalles de la petite taverne et gisait dans une mare de sang et de vomi. La puanteur était terrible et il se demandait par où il pourrait au mieux l'attraper pour le déplacer sans devoir se préoccuper d'avoir du sang et du vomi sur ses mains et sur son uniforme.

Il n'y avait rien à faire. Le prendre par les jambes soulèverait le kilt de combat court que le lieutenant portait et permettrait à n'importe qui de voir ce qui devrait normalement être réservé aux épouses et aux maîtresses. Il ne pouvait tout simplement pas faire ça au lieutenant ; Lochiel Cameron était connu pour être aussi prude qu'une vierge. Il avait beau être allongé sans connaissance dans une taverne de mauvaise réputation, le sergent Burns savait qu'il n'aurait jamais touché les femmes qui s'y trouvaient car il croyait toujours fermement en ses vœux de mariage, même après que sa femme l'en eut libéré en lui refusant l'accès à sa propre ferme et à son lit conjugal.

— Stupide bougre ! marmonna le robuste sergent.

Comme tous les autres du régiment, il avait entendu parler de la mésaventure du jeune homme avec sa femme et avait eu de la peine pour lui, même s'il avait toujours trouvé toute cette situation idiote.

Aucun jeune homme de bon sens ne devrait épouser une femme de dix ans son aînée ! Et regardez maintenant où cela l'avait mené ! Ivre mort dans son vomi et dans son sang, et Dieu seul savait ce qu'il y avait d'autre sur ce sol sale !

— Je parie que vous apprécieriez un peu d'aide, gronda une voix basse derrière lui, nous ferions mieux de l'emmener chez ma mère, Colin. Il n'est pas question de le ramener à la caserne dans cet état.

Le sergent Colin Burns se tourna vers le grand jeune homme qui se tenait debout derrière lui. Il devait baisser la tête car la

taverne était basse et il pouvait à peine trouver place entre le sol et le plafond.

— Lieutenant Agnew ! dit Colin, agréablement surpris, je suis vraiment content de vous voir, mon commandant ! J'ai demandé à Morty d'aller me chercher de l'aide, mais je n'aurais jamais imaginé que vous viendriez à la rescousse.

— Je venais juste d'arriver de Stirling quand votre homme est arrivé en courant à la caserne. Nous allons l'amener à la résidence de la Comtesse. Je sais de source sûre qu'elle est à Londres et elle ne pourra donc pas caqueter à son sujet ou me dire que j'ai des mauvaises fréquentations de ces temps-ci. Bon, vous le soulevez sous le bras gauche et moi, je prendrai le droit. Préparez-vous à un long voyage car la maison de ma mère se trouve dans le faubourg.

Colin acquiesça vivement. Le lieutenant Agnew n'avait que vingt-trois ans, mais comme Lochiel Cameron, il était déjà une légende dans le régiment écossais.

Tout le monde savait qu'il était le second héritier du comte de Loghaire et qu'il avait refusé d'aller dans une ville de Sassenach pour étudier et se mêler à la vie de la haute société de Londres. Au lieu de cela, il avait rejoint le 42^{ème} régiment écossais de la Garde Noire et avait reçu sa formation à Stirling, loin de l'influence de son père. Il était devenu un lieutenant sans payer pour sa commission.

— Êtes-vous à Édimbourg pour un certain temps, Lieutenant ? demanda Burns à l'homme impressionnant qui venait de saisir l'épaule gauche de Lochiel.

Hengist Agnew détourna son visage de Lochiel et jura.

— Damnation, qu'a-t-il bu ? Il pue la merde !

Burns se mit à rire.

— Il est inconscient en plus. Bon sang, qu'est-ce qu'il est lourd ! Il doit peser cent vingt kilos, mon commandant.

— Nous allons le prendre entre nous, Sergent, ce sera plus facile. Nous le mettrons sur mon cheval, même si la pauvre bête rechignera probablement en raison de son odeur. Vous aussi

vous viendrez à la maison. Il y a suffisamment de personnel pour nous nettoyer tous. Si j'ai bien compris, mon frère est revenu pour le mariage. Ma mère a insisté et voilà, il a écouté. Ma mère a pourvu toute la maison en personnel pour subvenir aux besoins de Philip et aux siens quand elle sera de retour.

Hengist poussa la porte du pied dans la mesure où personne dans la taverne ne semblait enclin à leur donner le moindre coup de main.

— Le mariage, mon commandant ? demanda le Sergent.

— Lord John doit épouser une jeune fille d'Ayre, la fille d'un baron. Le problème, c'est qu'il ne veut pas se marier avec qui que ce soit, et encore moins avec cette fille. S'il doit épouser quelqu'un, il faut que ce soit une héritière.

— Comme celui-ci aurait dû faire, répliqua le sergent Burns en hochant la tête en direction de Lochiel, mais cela fait maintenant cinq ans qu'il est marié et il a quatre enfants, tous des fils. On peut dire qu'il n'a pas chômé.

Hengist éclata de rire.

— Je sais. Je le connais depuis des années, depuis le bon vieux temps où il n'avait pas encore pris sur lui de fournir une ribambelle de garçons aux Mac Gregor pour leur clan. J'ai entendu dire qu'elle l'avait jeté hors de la maison, hors de sa maison. Ne vous mariez jamais avec une vieille peau, Sergent, elles arrivent à vous avoir et vous devez leur donner tout ce que vous possédez, puis vous vous retrouvez sur le carreau.

Le sergent Burns regarda longuement le fils du Comte. Il avait entendu des rumeurs au sujet du Lieutenant qui tournerait autour de la belle Marguerite Ross que l'on venait apparemment de fiancer très récemment à l'un des hommes les plus riches du royaume. Elle devait épouser le gros Alexander cette année.

Il avait juste entendu parler de la beauté de cette jeune fille car personnellement, il ne l'avait jamais vue. Sa mère et son beau-père, Lord et Lady Mac Kenna, avaient pris bien soin qu'elle n'allât qu'à l'église et à la bibliothèque, des endroits où le

sergent Burns ne se rendait jamais, pas même pour poser les yeux sur la plus belle fille d'Écosse.

Ceci-dit, cela n'empêchait pas le Lieutenant de flirter avec d'autres femmes. Il était très certainement allé sous les jupes de Meighen Guthrie car quand il avait cessé de voir la jeune fille, on avait pu entendre ses cris dans tout l'estuaire.

Un garçon tenait le cheval du lieutenant Agnew dans la rue Mona. Black détestait l'odeur de Lochiel, comme Hengist l'avait prédit, mais le Lieutenant se contenta de jeter l'homme sur la selle, les fesses vers le haut, de prendre le cheval par la bride et de marcher jusqu'à la maison, suivi du sergent Burns qui était très enthousiaste et excité à l'idée d'entrer dans la résidence du comte et de la comtesse de Loghaire.

-

Lochiel se réveilla avec un terrible mal de crâne.

Il posa une main sur sa tête et sentit un bandage en coton. Il eut la nausée et ce ne fut que grâce à sa volonté de fer qu'il réussit à ne pas vomir sur les draps en dentelle.

Des draps en dentelle ?

Il remarqua la literie luxueuse malgré sa douleur fulgurante. Il était allongé dans un lit immense avec des matelas de plumes moelleux. Sa tête reposait sur un grand oreiller.

Il gémit, ne comprenant pas pourquoi il n'était pas couché sur son lit dur et rugueux, dans la chambre qu'il partageait depuis peu avec son ami d'armée Peter Wallace, à proximité de la caserne d'Édimbourg.

Quelqu'un, qui se tenait près du lit, sortit précipitamment de la chambre somptueuse en l'entendant remuer et gémir.

Lochiel referma les yeux ; il se sentait mal et avait la pire gueule de bois qu'il avait jamais eue de sa vie.

Il entendit un homme rire légèrement. Il geignit et ouvrit lentement un œil, ce qui fit rire davantage l'homme qui se trouvait à côté de son lit.

— J'ai demandé au valet de mon père de préparer quelque chose pour votre gueule de bois, dit l'homme en s'approchant

lentement du point de mire de Lochiel, on va soigner le mal par le mal pour vous retaper.

Lochiel ouvrit grand ses deux yeux.

— Hengist ?

Il remarqua que sa voix ressemblait à un croassement.

L'homme tira une chaise près du lit.

— Ne bougez pas, Lochiel. Je ne sais pas comment vous avez fait, mais vous avez failli réussir à vous ouvrir le crâne sur le sol de cette taverne. Mon Dieu, j'ai bien peur de ne pas pouvoir admirer votre goût en ce qui concerne les débits de boisson, de ces temps-ci. Grâce à Dieu, je suis tombé sur le garçon que le sergent Burns avait envoyé pour nous avertir que vous aviez un problème. Je n'aurais jamais pu vous trouver autrement.

Il se tourna vers quelqu'un que Lochiel ne pouvait voir.

— Voici, mon ami ! dit Hengist en tenant un verre avec une paille près de la bouche de Lochiel, c'est la cure spéciale de Derrick contre des gueules de bois aussi grosses qu'un tigre du Bengale. Le docteur m'a dit que vous devrez rester allongé encore quelques jours. Vous pourriez avoir une vilaine commotion.

Les yeux de Lochiel se plissèrent après qu'il eut bu la potion que Hengist lui avait donnée.

— Ne vomissez pas ! dit Hengist en hochant la tête en signe d'approbation lorsqu'il vit Lochiel réprimer son envie de nourrir les tapis de cette cure spéciale.

Lochiel déglutit, puis eut un hoquet de surprise.

— Je ne peux pas rester, dit-il d'une voix plaintive, je dois aller chercher la gamine de Montgomery à Ayre. Nairn m'a dit de m'acquitter de cette tâche le plus vite possible.

Le regard de Hengist s'assombrit.

— John ne va-t-il pas lui-même chercher sa future épouse ?

Lochiel osa secouer la tête.

— Il n'arrivera que dans la soirée qui précède la noce et ne restera pas une heure de plus qu'il ne faut.

— Pourquoi vous ? demanda Hengist.

Lochiel soupira.

— Je suis un homme marié célèbre, vous vous rappelez ? Je suppose qu'on considère qu'elle est en sécurité avec moi. Toute sa famille nous accompagnera de toute façon.

— Eh bien, vous ne pouvez pas y aller aujourd'hui, ni demain, et ce mariage n'est que dans deux semaines. Laissez-moi parler à Nairn, je vais lui dire que vous êtes grièvement blessé. Peut-être qu'il enverra quelqu'un d'autre.

Lochiel regarda son ami en louchant quasiment.

— Inutile d'en discuter avec vous maintenant, grommela Hengist en se levant de sa chaise, laissez-moi envoyer un message à Nairn et nous verrons, d'accord ?

Lochiel ne répondit pas ; il s'était rendormi.

Hengist haussa les épaules et sortit de la pièce.

*

*

*

Chapitre 5 : UNE ESCORTE POUR LIZZIE CAMPBELL

*

— Alors, il est enfin en chemin ?

Bernadette Warleigh s'assit sur une méridienne et regarda Lizzie qui semblait distraite et tripotait maladroitement un nœud de sa robe.

— Pensez-vous que porter cette robe soit inconvenant, Detty ? demanda-t-elle en se regardant dans le miroir.

Sans attendre la réponse de Detty, elle continua sur un ton moqueur.

— Mère dit que c'est indécent, mais qu'est-ce qu'elle en sait ? Elle n'est que la fille d'un écuyer irlandais. J'ai entendu dire que les décolletés à Londres étaient beaucoup plus profonds que celui-ci.

D'un air confus, Detty regarda son amie qui était également censée être sa cousine au troisième degré.

Avec ses cheveux noirs bouclés, ses yeux qui ressemblaient à des bleuets et sa bouche à un bouton de rose, tout le monde disait que Lizzie était la plus belle fille du monde. Contrairement à Detty qui était boulotte, sa silhouette était délicate et sa taille fine mettait en valeur ses hanches plus larges et ses seins blancs qui débordaient presque du grand décolleté de sa robe.

Il était cependant dommage que Lizzie fût consciente de ses beaux atouts. Le fait qu'elle eût été fiancée au fils d'un duc depuis l'âge de quatre ans ne l'avait pas aidée à développer un doux caractère. Elle aurait pu être une enfant adorable, si son père ne lui avait pas sans cesse répété qu'elle était très spéciale et avait les meilleures perspectives de mariage de toute l'Écosse. Inévitablement, cela l'avait rendue arrogante et hautaine depuis son plus jeune âge, et les autres filles qui, comme elle, avaient seize ans, la trouvaient presque insupportable. La seule qui était capable de la supporter, tout

simplement parce qu'elle ne se souciait pas de la nature égocentrique de Lizzie, c'était Bernadette Warleigh, fille d'un pauvre écuyer. Elle n'écoutait pas le babillage de Lizzie et ne prêtait aucune attention à l'importance qu'elle se donnait, mais se contentait de rester assise près d'elle et de hocher la tête en rêvant aux héros des romans d'horreur qu'elle dévorait tous les jours. Bernadette n'était pas vraiment terre-à-terre, mais elle flottait plutôt sur un nuage où la plupart des gens ne pouvaient atteindre ses sentiments ou sa sensibilité envers les choses injustes ou fausses.

Detty ressassait toujours la remarque de Lizzie dans sa tête.

Pourquoi Lizzie disait-elle que sa mère n'était que la fille d'un écuyer ? Cela ne faisait que douze ans maintenant que le père de Lizzie, Barry Campbell, était un baron ; il l'était devenu suite aux fiançailles de Lizzie et de Lord John. Avant cela, il était lui aussi un écuyer, et pas un riche non plus.

— Un messager est venu annoncer que votre escorte était enfin en route, Lizzie. N'êtes-vous pas heureuse ?

Lizzie se retourna pour regarder son amie qui était assise sur la méridienne brodée rose. C'était de loin le plus beau meuble de sa somptueuse chambre à coucher. Il était vrai que son lit et son mobilier étaient faits en bois de rose et ses rideaux en satin cher rose, mais selon sa femme de chambre, Mattie, une chaise longue comme celle-là n'existait nulle part ailleurs. Elle avait été brodée à la main avec de très petits points. Lizzie n'aimait pas penser au fait qu'il avait fallu des mois d'ouvrage à sa mère pour finir ce meuble spécialement conçu pour la chambre de sa fille unique bien-aimée.

Depuis que son père était devenu baron d'Ayre, un titre plus ou moins de courtoisie puisqu'il avait été récemment créé, ils vivaient beaucoup mieux ; ils avaient reçu le manoir et bénéficiaient de l'argent provenant de six fermes d'élevage de moutons et de la terre qui s'étendait le long de la grande rivière.

Lizzie était incapable de se rappeler à quoi ressemblait son ancienne maison, celle dans laquelle ils avaient habité avant de

venir vivre au Manoir du Doux Ruisseau. Sa mère avait voulu l'y emmener un jour, mais elle avait toujours refusé de la voir. Elle avait insisté sur le fait que c'était le Manoir du Doux Ruisseau qui était sa maison, et non pas un autre endroit sordide.

Sa mère l'avait regardée avec des yeux tristes, mais Lizzie ne se souvenait pas d'avoir jamais vu sa mère sembler heureuse. Elle ne comprenait pas du tout l'attitude de sa mère. Il était vrai qu'elle n'arrivait pas à la cheville de Lizzie en matière de beauté et que, bien sûr, tous les beaux atouts de Lizzie lui venaient donc de son père.

À l'âge de quarante-et-un ans, Barry Campbell était encore un beau grand homme. Lizzie avait hérité de ses cheveux noirs bouclés, mais ses yeux à lui étaient plutôt gris que bleus. Il avait de longs membres musclés parce qu'il aimait se rendre à ses fermes et montait son cheval tous les jours pendant des heures.

Lizzie aimait son père à la folie, mais il était bien connu que, bien que son père aimât beaucoup sa fille, il avait toujours regretté que sa femme n'eût pas pu lui donner un fils. Il y avait eu d'autres bébés après que Lizzie fut née, mais ils étaient morts quelques semaines après ou quelques mois avant leur naissance. Sa relation avec sa femme s'était détériorée quand le médecin local eut dit à Sarah Campbell qu'une nouvelle grossesse pourrait bien coûter à la Baronne sa santé ou même sa vie, et qu'elle n'avait probablement aucune chance de pouvoir porter un bébé jusqu'à terme.

Lorsque Sarah Campbell avait entendu parler des infidélités de son mari et du fait que quelques modestes domestiques avaient pu donner naissance à ses enfants bâtards, elle était tombée en grande dépression. Elle avait bien espéré trouver quelque consolation auprès de sa jolie fille, mais cet espoir s'était avéré vain quand Lizzie était devenue adolescente. À ce moment-là, Lizzie n'avait vu aucune raison de réconforter sa mère éternellement triste ; elle préférait la compagnie de son

père qui ne récompensait l'attitude de sa fille envers lui qu'en s'absentant du manoir pendant plusieurs jours de suite. Barry détestait ça quand les femmes commençaient à s'accrocher à lui.

C'était Mattie qui avait averti Lizzie que le Baron préférait trouver son plaisir ailleurs, vraisemblablement à Glasgow où les femmes étaient consentantes et moins prudes que dans le comté d'Ayre. Cela avait blessé Lizzie. Elle ne pouvait pas s'imaginer pourquoi son père devait courir derrière des femmes « consentantes » alors qu'il avait sa jolie fille à la maison.

Maintenant qu'elle avait seize ans, elle était heureuse de sortir dans le monde. Son mariage avec Lord John semblait soudain beaucoup plus attrayant qu'un an plus tôt.

Lorsque Lord John lui avait rendu visite, à la demande pressante de son père, il avait été arrogant et désagréable, mais tout le monde autour d'elle l'avait consolée en disant qu'il était un peu jeune pour envisager le mariage et qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il se réjouît de ses noces à venir.

Sarah Campbell avait été atterrée par ses mauvaises manières, mais à ce moment-là, personne d'autre que Mattie ne prêtait attention aux sentiments de la Baronne. Lord John lui avait même fait remarquer qu'il ne portait aucun intérêt à sa future épouse, ni à sa mère d'origine irlandaise, ce qui avait gravé les insultes encore plus profondément dans l'esprit de la Baronne. Quand elle avait osé se plaindre auprès du Baron, du jeune homme qui allait devenir leur beau-fils, celui-ci avait été furieux.

Bien sûr que le jeune second héritier était loin d'être agréable, mais n'était-ce pas un mariage arrangé ? Le Baron ne doutait cependant pas que Lord John ferait volte-face au sujet de Lizzie dès qu'il aurait couché avec elle. C'était une belle jeune fille et tout irait bien dès que Lord John l'aurait « débourrée ». La Baronne était bien consciente que son mari utilisait une terminologie qui était plutôt destinée aux chevaux et non pas aux humains, et encore moins à sa fille, mais elle ne

savait pas comment faire pour que son mari vît les choses différemment.

Heureusement, Lizzie semblait ignorer le mauvais caractère et l'arrogance de Lord John ; elle était tombée amoureuse de sa beauté saisissante et le voyait seulement comme un chevalier en armure étincelante qui viendrait bientôt pour l'emmener sur son cheval à la lueur du soleil doré. Au contraire, les inquiétudes de sa mère l'irritaient au plus haut point.

Au moins, être impoli n'avait pas du tout aidé Lord John ; les fiançailles n'avaient pas été annulées. En mars, le duc de Rothford avait écrit une longue lettre aux parents de Lizzie dans laquelle il stipulait que les noces étaient fixées au 27 mai, exactement douze ans après la triste disparition de sa douce épouse.

Barry Campbell avait juste haussé les épaules tandis que sa femme et sa fille avaient été très excitées à l'idée de préparer le mariage.

Lizzie se marierait à Édimbourg, dans la chapelle de l'ancien Palais, là où rois et reines s'étaient mariés à travers les âges.

Lizzie avait peu d'expérience avec les hommes ou les garçons ; comme tout le monde savait qu'elle portait le cachet « réservée au fils d'un duc », pas un seul jeune homme des environs n'avait osé s'approcher d'elle ni essayer de lui faire la cour.

Elle savait plus ou moins ce qui se passait entre deux personnes mariées.

Elle était entrée dans les écuries à plusieurs reprises lorsque deux chevaux avaient été réunis à des fins de reproduction, et Detty lui avait fourni des livres coquins dans lesquels l'héroïne embrassait toujours le héros à la fin. Un jour, elle avait été témoin de l'amour charnel entre une trayeuse et un palefrenier ; elle les avait d'abord surpris sans le vouloir et puis avait continué à les regarder avec beaucoup d'intérêt. En les observant avec une excitation grandissante, elle avait ressenti des pulsions délicieuses quelque part dans son bas-ventre et

avait découvert qu'en frottant cet endroit entre ses jambes, elle pouvait sentir monter une sensation indescriptible qui aboutissait à l'extase.

Elle avait commencé à suivre le couple à chaque fois qu'ils recherchaient un peu d'intimité, étonnée du fait que les gens pussent autant aimer des actes aussi rudimentaires. La nuit, elle s'était mise à rêver d'eux en train de se toucher et de s'accoupler et avait découvert la joie secrète de l'orgasme que l'on se procurait soi-même. Assez rapidement, Lord John avait remplacé le palefrenier dans ses rêves érotiques ; alors maintenant qu'elle allait enfin épouser son fils de duc, elle ressentait plus d'exaltation que de crainte à l'idée de passer la nuit de noces avec lui.

— Je pense que la robe est très jolie, même si elle est un peu osée... dit enfin Detty pour répondre à sa question.

Lizzie fit la moue car elle crut entendre une certaine critique dans le jugement de Detty.

— Je pense que Lord John va l'adorer ! répliqua-t-elle, la dernière fois qu'il est venu ici, mère m'avait habillée comme si j'étais une petite gamine de dix ans. Il verra que j'ai changé et m'adorera suite à cela.

Detty s'empressa d'acquiescer. Il était inutile de s'opposer à son amie et de la mettre en colère. Elle allait épouser ce très beau fils de duc, après tout, et Detty n'allait pas embêter Lizzie et lui donner ainsi une raison de ne pas l'emmener à Édimbourg en tant que demoiselle d'honneur.

C'était un miracle que Detty eût été invitée à accompagner Lizzie jusqu'à Édimbourg parce qu'elle était son amie la plus proche. Les parents de Detty n'avaient pas eu la chance de recevoir une invitation car l'écuyer Warleigh et son épouse n'avaient pas été de rang assez élevé pour pouvoir se mêler aux illustres invités qui attendraient Lizzie à Édimbourg. Les parents de Lizzie avaient été forcés de payer pour la robe de Detty dans la mesure où la famille Warleigh n'aurait jamais pu

se permettre une robe aussi luxueuse qui ne serait portée qu'à une seule occasion.

Lizzie avait choisi la couleur et le modèle de la robe de Detty de façon à améliorer l'apparence de son amie. Elle avait reconnu que Detty était loin d'être séduisante ; la jeune fille avait les cheveux gris souris, un visage plutôt quelconque et elle était un peu grassouillette en raison de son penchant pour les sucreries. Ce n'était pas dans l'intérêt de Lizzie d'avoir une laide demoiselle d'honneur et donc, pour la première fois de sa vie, elle avait essayé de rendre Detty plus jolie.

Detty avait été ravie en voyant le col en soie couleur pêche de sa robe et les garnitures en dentelle assorties. Elle allait porter de fausses fleurs d'oranger en soie dans les cheveux et un petit collier en nacre qui serait le cadeau de mariée de Lizzie à son égard, ou plus exactement le cadeau que la Baronne avait choisi pour cette amie fidèle.

La robe de Lizzie était un nuage de soie blanc nacré, brodée de perles. C'était Lizzie qui avait choisi les perles. Elle n'avait pas voulu des bracelets en cristal que la modiste de Glasgow pensait appropriés et avait déclaré que si l'on épousait le fils d'un duc, on devait porter de vrais bijoux et non des faux.

Sa mère avait été choquée du choix de Lizzie. Dans son livre, les perles étaient semblables à des larmes et portées seulement lors de funérailles. Mais bien sûr, Lizzie n'avait pas accordé la moindre importance à l'opinion de sa mère.

— Je veux parler à Samantha aujourd'hui, déclara soudain Lizzie.

Elle se leva brusquement de la chaise qui se trouvait en face du miroir et appela Mattie.

— Samantha ? demanda Detty, les yeux écarquillés.

Tout le monde savait que Samantha était une sorcière qui vivait dans les bois avec toutes sortes d'animaux.

— Mattie, Detty et moi allons faire un tour en boghei. Allez me chercher mon châte juste au cas où. Voulez-vous venir avec

nous ? Ainsi nous n'aurons pas à prendre un garçon d'écurie pour nous y conduire.

Mattie considéra sa petite maîtresse avec méfiance. Elle n'avait que vingt-trois ans, mais vivait avec la famille depuis qu'elle avait treize ans. Lorsque Lizzie avait eu quatorze ans, la Baronne avait pensé que ce serait une bonne chose de demander à Mattie de prendre soin de la garde-robe de Lizzie et de ses besoins personnels ; de toute façon, il lui faudrait sa propre femme de chambre quand elle irait dans la maison de Lord John.

Mattie avait toujours aimé prendre les rênes depuis que l'un des palefreniers lui avait appris à guider un cheval et conduire une charrette. Lizzie avait plus d'une fois fait appel à ses compétences en la matière pour se rendre à des endroits que ses parents n'apprécieraient pas.

Lizzie avait horreur de conduire quoi que ce fût. Elle avait bien appris à monter à cheval, ce qu'elle faisait avec une main ferme et une assise droite grâce aux leçons de son père. Les éloges de ce dernier avaient été plus importants pour elle que sa peur initiale des chevaux. Et puis aussi, elle était d'avis que conduire un véhicule à travers une foule était plutôt le travail d'un serviteur et pas celui d'une jeune femme qui allait épouser le fils d'un duc.

Mattie avait partagé son rôle de femme de chambre entre la Baronne et Lizzie et il avait été clair, depuis le départ, qui était la plus exigeante des deux.

Elle aimait beaucoup la pauvre Baronne, qui avait sa propre chambre dans la maison depuis que le Baron avait décidé ouvertement de s'éloigner du lit conjugal.

La tendresse de Mattie pour la Baronne était réciproque. Quand le Baron avait été ivre et avait essayé de poser ses mains sur Mattie, tandis qu'elle faisait le lit de Lizzie (Mattie était l'incarnation d'une fille de la campagne saine et plantureuse), elle lui avait cassé un pot de chambre sur la tête, gagnant ainsi l'aversion du Baron et l'enchantement de la Baronne.

Mattie était née dans l'une des fermes de métayer et avait toujours eu une conception saine de la vie. Elle était sortie un jour avec un homme charmant, mais il était parti rejoindre les rangs de soldats du régiment écossais de Stirling et ne revenait que trop rarement chez lui.

Mattie avait renoncé à lui, alors qu'il n'était pas réapparu depuis plus d'un an. Elle espérait à présent pouvoir trouver quelqu'un à Édimbourg ou à Londres, là où la vie les emmènerait, sa jeune maîtresse et elle, car les garçons d'Ayre n'étaient pas assez bien à son goût.

Mattie était une fille terre-à-terre qui avait l'œil en ce qui concernait les caractères. Elle n'avait pas du tout aimé Lord John en raison de son arrogance et de son sarcasme. C'était le cœur serré qu'elle avait regardé sa petite maîtresse nourrir des sentiments grandissants pour ce goujat, car elle supposait que rien de bon ne viendrait de cette union. Bien qu'elle trouvât Lizzie un peu trop gâtée et naïve, il y avait assez de place dans son cœur pour l'aimer. Assez curieusement, Lizzie avait tendance à oublier sa vanité lorsque Mattie était là et elle la traitait comme une sœur aînée, ce qui était plutôt inattendu de sa part.

— Pensez-vous que vous devriez aller là-bas aujourd'hui ? Et si Lord John arrive et que vous n'êtes pas là ?

Lizzie releva le menton.

— Samantha n'est qu'à une demi-heure de route, je suis certaine que nous serons de retour à temps. J'ai besoin de la consulter sur certains points.

Mattie savait exactement pourquoi Lizzie voulait consulter Samantha Ferrer.

Elle décida qu'il serait plus sage de l'accompagner. Lizzie pourrait avoir besoin d'elle après la consultation. Mattie n'avait pas une grande confiance en l'avenir de Lizzie et si Lizzie voulait que Samantha se penchât sur ses cartes pour lui dire ce qui l'attendait dans le futur, elle ferait mieux d'être là pour limiter les dégâts.

-

— Êtes-vous certaine de vouloir savoir ce que les cartes disent ?

Samantha Ferrer regarda Lizzie avec une certaine inquiétude.

Samantha Ferrer était une rousse magnifique d'environ vingt-cinq ans, qui était veuve depuis l'âge de vingt et un ans, lorsque son mari et son bébé moururent dans l'incendie de leur ferme.

Elle avait préféré vendre la propriété Ferrer et vivre dans une petite maison dans les bois de la région d'Ayre. Elle avait quelques chèvres, des poules et des moutons, et cultivait des plantes médicinales dans son jardin.

Les gens avaient commencé à la regarder d'une façon étrange quand elle s'était mise à vendre des potions et des lotions, ce qui lui avait valu la réputation de sorcière. Ses cheveux roux n'avaient rien arrangé, ni le fait qu'une gitane lui avait appris à dire la bonne aventure aux gens en lisant dans les cartes pour eux. Lire la bonne aventure était devenu son meilleur revenu depuis qu'elle vivait dans sa maisonnette.

Barry Campbell n'avait pas hésité à lui donner son aide et sa protection, en échange de quoi il profitait de son corps si délectable.

Mattie avait tout de suite remarqué que Samantha était enceinte, même si elle le cachait bien sous son large tablier.

Mattie n'avait aucun doute là-dessus, un nouveau Campbell illégitime était en route, et elle regarda Samantha d'un air quelque peu désapprobateur, même si elle l'enviait aussi un peu. Barry Campbell était un trop bel homme. Elle l'avait giflé plus d'une fois quand il lui avait fait des avances évidentes, mais elle l'avait fait pour l'amour de sa pauvre maîtresse. La Baronne souffrait des tromperies de Barry avec toutes les filles consentantes d'Ayre, et Mattie était assez sage pour ne pas entamer quoi que ce fût avec le Baron sous le nez de Sarah Campbell.

D'autre part, Barry Campbell nourrissait les fantasmes de toutes les filles, et si Mattie avait vécu loin, dans une chaumière perdue dans les bois, et non pas dans la résidence des Campbell, elle aurait peut-être elle aussi succombé à ses charmes. Outre le fait que Barry Campbell était devenu le tombeur le plus célèbre d'Ayre, il avait aussi la réputation d'être un très bon amant. Mattie s'était livrée à des ébats amoureux hâtifs avec son soldat et honnêtement, ça ne l'aurait pas dérangée de tenter l'expérience avec le beau Baron.

— Sinon, pourquoi serais-je ici ? demanda Lizzie en faisant la moue.

— Parce que les cartes ne disent pas toujours ce que l'on a envie d'entendre, expliqua Samantha patiemment, je les ai à présent posées sur la table et quelque chose me dit qu'il y a plusieurs points là-dedans que vous pourriez ne pas du tout aimer, mademoiselle Lizzie.

Lizzie la regarda d'un air décidé.

— Contentez-vous de commencer, Samantha, et rappelez-vous que je vous paye pour cela.

Samantha jeta un coup d'œil inquiet à Mattie qui haussa simplement les épaules.

— Bon, et bien...

Samantha se repencha sur les cartes.

— Je vois que vous allez bientôt partir dans une ville située à proximité d'une grande étendue d'eau...

— Tout le monde sait que je vais aller à Édimbourg ! dit Lizzie d'un air moqueur, dites-moi quelque chose que je ne sais pas encore !

Samantha jeta un regard exaspéré en direction de Lizzie.

— Très bien, marmonna-t-elle, vous allez donc partir vers une nouvelle vie. Mais cela ne se passera pas du tout comme vous vous y attendez. Je vois ici un valet de cœur qui va interférer dans la vie que vous pensiez avoir entièrement organisée. Il y a un valet de carreau ici qui apparaîtra très peu

de temps dans votre vie et puis partira pour une quête lointaine. Cette quête implique une femme, voyez, la dame de pique ici.

Lizzie fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec tous ces valets ? Je ne comprends pas une seule chose de ce que vous dites.

Samantha secoua la tête.

— Patience, mademoiselle Lizzie, laissez-moi vous expliquer quelques petites choses. Regardez, le valet de carreau est probablement votre mari puisque vous êtes la reine de carreau. Les personnages de la Cour de la même enseigne représentent en général des couples. Vous avez une brève liaison avec ce valet de carreau, mais il va disparaître de votre vie pour une très longue durée. Voyez, il est à votre gauche, ce qui signifie qu'il passe seulement peu de temps avec vous et la carte entre vous et lui est le sept de pique, ce qui signifie la séparation. La gauche représente le passé. Vous serez triste car le valet de carreau et vous êtes entourés de trèfles. Les trèfles signifient dans ce cas, les larmes et la tristesse. D'autre part, il y a ce valet de cœur qui s'approche rapidement sur votre droite. Il y a beaucoup de cœurs impliqués avec vous et le valet de cœur, ce qui signifie, ah, l'amour du corps plus que de l'esprit.

— Ne pensez-vous pas que le valet de cœur est mon futur mari ? dit Lizzie en l'interrompant.

Samantha secoua la tête.

— La plupart du temps, le valet de cœur représente l'amant. Il est connu pour être un amant dans n'importe quel jeu de cartes.

— Qu'en est-il de mon mariage ? demanda Lizzie, un peu paniquée à présent.

— Vous vous marierez, comme il se doit, continua Samantha en regardant les cartes devant elle, et il y aura des enfants. Mais je vois beaucoup de secrets ici, du chagrin et de la solitude, mademoiselle Lizzie. Il y a également... du mal corporel, pour vous et les personnes qui vous entourent et...

Samantha s'arrêta soudain. Elle regarda le roi de trèfle qui était un peu éloigné de la reine de trèfle.

— Il y a ce couple, dit-elle à voix basse, ils se sont séparés et l'homme, le mari...

— Eh bien ? demanda Lizzie brusquement.

— Il y a peut-être un accident. Ils... Leur...

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec moi ?

Lizzie frappa du pied. La lecture ne se passait pas du tout comme elle l'avait prévu.

Samantha hésita. Elle se frotta les yeux avec son tablier, comme pour essuyer une larme.

— Ah, d'ici à ce que cela arrive, vous serez loin de ce couple, mademoiselle Lizzie.

Lizzie hocha la tête.

— Cela n'a rien à voir avec moi, alors ? Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

Samantha renifla et se frotta inconsciemment le ventre.

— Non, si ce n'est que vous ne manquerez jamais de rien, d'un point de vue matériel.

Lizzie donna un shilling à Samantha et jeta à Mattie un regard de dégoût.

— Nous en avons terminé !

— J'aimerais que Samantha me lise également les cartes, objecta Detty.

Lizzie s'assit sur une simple chaise en bois et tapa du pied avec impatience.

Samantha était déjà en train de battre les cartes pour Detty.

— Je vois un mari pour vous, mademoiselle Detty, dit Samantha, mais il est loin, peut-être même aussi loin que sept ans, parce qu'il est au bord du cadre. Vous l'épouserez et il obtiendra une position très élevée dans la vie, même si vous n'en aurez pas l'impression au début de votre mariage. Cependant, vous donnerez votre amour à quelqu'un d'autre. Quelqu'un que vous rencontrerez bientôt et que vous connaîtrez pendant des années. Il sera celui qui vous donnera ce que vous

désirerez le plus, en quelque sorte. Votre vie sera assez équilibrée au début. Vous voyez, les carreaux neutralisent les cœurs et les pics neutralisent les trèfles. Vous ne trouverez le vrai amour que quand vous... quand vous vous consacrerez à lui entièrement.

Detty parut confuse, puis exaltée.

— Donc, je vais épouser un homme de position élevée et je vais trouver le vrai amour ?

Samantha lui sourit.

— En résumé, oui, mademoiselle Detty.

Elle songea que, finalement, toutes les femmes qui voulaient qu'on leur lise les cartes désiraient savoir la même chose : trouverai-je le vrai amour et me marierai-je ?

— Pouvons-nous y aller maintenant ? demanda Lizzie, impatiente, en se levant de sa chaise, Lord John pourrait arriver d'une minute à l'autre.

Detty donna quelques pièces à Samantha et la remercia profondément. Puis elle dut courir après Mattie et Lizzie qui étaient déjà en train de monter dans le boghei.

— Oh, mince ! s'écria Lizzie, j'ai oublié mon châle à l'intérieur. Pouvez-vous aller me le chercher Mattie ? Attachez juste les rênes au pommeau qui se trouve sur le côté !

Mattie descendit précipitamment du cabriolet, empêchant par la même occasion Detty d'y monter.

Quelque chose sortit tout à coup de sous les broussailles, poursuivi par un grand chien de chasse.

Le cheval qui se trouvait devant le boghei se cambra en hennissant.

Il recula devant les deux créatures bruyantes puis se mit à cavalier en tirant le boghei qui se balançait de gauche à droite derrière lui.

Lizzie, qui était justement en train de s'asseoir, hurla de terreur et tomba à la renverse sur son siège.

Mattie et Detty poussèrent des cris simultanément en voyant le boghei accélérer, emporté par le cheval qui galopait de plus en plus vite, et disparaître en direction de la route d'Ayre.

-

Lochiel regarda derrière lui d'un air morose.

Quand il avait quitté Édimbourg, quatre jours plus tôt, il avait été d'une humeur noire, et pour une raison qu'il ignorait, cette humeur ne l'avait pas quitté.

Il leva les yeux au ciel et jura dans sa barbe. Ce mois de mai avait été pluvieux jusqu'à présent, et en regardant le ciel, il se disait qu'il pleuvrait encore.

Il fit une grimace au sergent Burns qui était à la tête du demi-peloton des Highlanders du 42^{ème}.

Hier, ils avaient voyagé du château de Stirling à Glasgow, et la pluie venant du Nord s'était avérée soutenue et froide. Leur séjour à Glasgow avait été bref et inconfortable ; l'auberge dans laquelle ils avaient logé n'avait eu de place pour eux qu'à l'intérieur et au-dessus des écuries. Le toit mal entretenu fuyait, ce qui avait rendu leur peu de temps de sommeil pitoyable et mouillé.

Le sergent Burns avait dit à Lochiel en riant qu'il avait été gâté durant son séjour à la caserne d'Édimbourg, et Lochiel supposait qu'il avait raison. Le lit en plumes qu'il avait également occupé chez la mère de Hengist avait été trop moelleux et luxueux, et cela lui avait trop vite fait oublier ce qu'était réellement la vie d'un soldat. Ce n'était pas qu'il connaissait vraiment la vie d'un soldat. Être en poste à Édimbourg n'était guère une punition pour un homme. La caserne n'était pas mal équipée et la chambre qu'il louait avec son nouvel ami, le lieutenant Peter Wallace, était grande et agréable. Ils avaient été plutôt chanceux de trouver un ordonnance qu'ils payaient tous les deux et qui prenait également soin de leurs « besoins personnels », tels que leurs vêtements, le blanchissage, nourrir et s'occuper de leurs chevaux et entretenir leurs armes.

Lochiel se pencha sur son cheval, un étalon noir robuste qui avait un meilleur pédigrée que celui d'un comte. Il n'y avait pas cru, quand le colonel Nairn lui avait dit que le capitaine Rutherford, qui était mort d'une mauvaise blessure purulente à la jambe reçue quand il avait été en mission quelque part dans le Nord, lui avait donné le cheval en cadeau dans son testament. Il avait à peine connu Rutherford, même s'il était vrai qu'il lui avait rendu quelques services quand ils avaient tous deux été au château de Stirling pendant la formation de Lochiel.

Stirling... Son visage s'assombrit à nouveau.

Il avait fait de son mieux pour arriver le plus tôt possible avec ses hommes au château de Stirling, afin de pouvoir retourner jusqu'à Bannockburn pour rendre visite à ses fils. Il avait fait le trajet pour rien. Sa femme était partie à la ferme de son père à Dumbarton et avait emmené les garçons avec elle. Les seules personnes qu'il avait trouvées là, en train de s'occuper de sa ferme, c'étaient deux des cousins de sa femme qui s'étaient montrés indifférents et taiseux.

Quand il était passé devant la grande maison de sa mère, il n'avait pas pris la peine de s'y arrêter. Les Cameron qui vivaient là étaient quasiment des étrangers pour lui. C'était Catriona qui réclamait chaque mois le loyer de la maison et il savait que les nouveaux locataires étaient bourrus et antipathiques.

Cela ne le préoccupait pas vraiment. Sa mère était morte depuis près de vingt ans et depuis lors il avait été traîné d'une famille Cameron à l'autre.

Quand il avait eu quatorze ans, il avait reçu la nouvelle inattendue et heureuse qu'il allait suivre une formation d'enseigne au château de Stirling.

Il contempla à nouveau le ciel, espérant qu'ils atteindraient Ayre avant que la pluie ne commençât à tomber.

Quand il entendit des cris, il regarda d'un air confus son sergent qui lui indiqua une certaine agitation sur une route parallèle, sur le côté.

— Qu'est-ce que...!

— Boghei à vive allure... ! s'écria son sergent.

Un cheval déboula précipitamment sur la route, traînant un cabriolet derrière lui.

Les yeux de Lochiel s'écarquillèrent quand il vit la silhouette d'une femme qui s'agrippait de toutes ses forces au véhicule qui penchait dangereusement.

Lochiel donna un petit coup d'éperons à son cheval qui se mit immédiatement au galop.

— Je m'occupe de la femme, vous prenez le cheval, Colin ! cria-t-il au Sergent.

Le Sergent fit signe au demi-peloton de continuer son chemin et éperonna également son cheval afin de rejoindre rapidement le véhicule qui serpentait dans tous les sens.

Lochiel dut passer par la gauche de l'attelage en fuite, afin de pouvoir atteindre la jeune fille qui criait en s'agrippant au côté gauche du boghei qui avançait à toute allure.

Il se redressa en mettant tout son poids sur son étrier droit et se pencha sur le côté du boghei qui, heureusement, avait soudain cessé de zigzaguer grâce au sergent Colin qui avait forcé le cheval emballé à suivre une ligne droite.

— Essayez de vous lever ! hurla-t-il à la jeune fille.

Elle le regarda sans rien comprendre et cria, la bouche grande ouverte.

— Je vais vous attraper ! lui cria-t-il, mettez-vous simplement debout pour que je puisse vous atteindre !

Il gardait un œil sur Colin Burns qui chevauchait à côté du cheval effrayé et essayait de le ralentir.

— Maintenez-le droit, Colin ! cria-t-il.

La jeune fille était appuyée sur le côté gauche du boghei et s'agrippait toujours.

— Maintenant !

Lochiel se pencha sur le côté autant qu'il le put tandis que son cheval galopait à vive allure.

La jeune fille vit sa main arriver et se mit quasiment debout.

Il la saisit par la taille, espérant que son cheval continuerait à avancer tout droit, même s'il le piquait avec son éperon droit.

— Sautez ! ordonna-t-il rapidement à la jeune fille.

Elle sauta d'un bond et il put l'attraper fermement par la taille.

Elle se cramponna à son bras droit, tandis qu'il la jetait inélegamment devant sa selle. Elle se retrouva là sur le ventre, agitant ses bras dans tous les sens à la recherche de quelque chose auquel se tenir. Elle réussit à attraper le haut de son bras gauche et il lâcha le véhicule qui filait toujours à toute allure. Il l'entendit crier et ralentit son cheval jusqu'à ce qu'il trottât lentement.

— N'ayez pas peur, lui dit-il en haletant toujours suite à ses efforts.

Il la saisit par le ventre et la fit glisser devant lui afin qu'elle se retrouvât en position assise.

Dieu que cette jeune fille était légère ! Ses longs cheveux noirs bouclés s'étaient détachés et venaient en partie lui caresser le côté du visage. Ils sentaient le propre et la femme.

Quelque chose sous son kilt se mit à s'agiter et il se mordit les lèvres, exaspéré. Il ne pouvait pas s'exciter juste parce qu'il tenait une enfant dans ses bras ! Quel âge avait-elle ?

Il baissa les yeux sur son long cou et vit deux belles boules blanches posées dans un corsage au profond décolleté légèrement de travers.

Bon sang, ce n'était pas exactement une enfant, mais plutôt une très jeune femme !

Il sentit son entrejambe se raidir et l'écarta un peu de lui. Il n'y avait plus de danger. Akhbar trottait lentement à présent et bientôt, il marcherait au pas.

La jeune fille se mit à renifler et il se pencha un peu en avant pour bien la tenir. Il remarqua que son bras se trouvait juste sous ses seins délicieux.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle sèchement en ravalant ses larmes.

De toute évidence, elle se sentait gênée. Lochiel voulait relâcher son bras de cette jeune femme, mais il n'était pas certain qu'elle fût capable de se tenir droite sur son grand cheval. Ce n'était pas toutes les femmes qui savaient monter les hauts chevaux.

Pendant ce temps-là, Colin s'était emparé du mors du cheval effrayé et l'avait ralenti en un instant.

— Je vais dire à Rigby de prendre le relais et de conduire le boghei, Commandant ! cria Colin à Lochiel.

Les soldats les avaient suivis d'un pas rapide et les avaient presque rattrapés.

Le caporal Rigby sauta de son cheval et lança les rênes à un cavalier qui se trouvait à côté de lui. Il se dirigea vers le boghei qui était maintenant à l'arrêt. Le cheval effrayé respirait lourdement et Rigby le prit par les naseaux en lui parlant doucement afin de le rassurer.

— Vous pouvez retourner dans le boghei, Mademoiselle, si vous le souhaitez, dit calmement Lochiel à celle qu'il tenait.

Elle se retourna vers lui, poussant dans le mouvement son ferme postérieur contre son kilt.

Lochiel se mit presque à prier de désespoir.

Pour le voyage, il avait placé son sporran sur le côté de sa ceinture et rien ne le séparait de la petite dame, à l'exception de la laine de son kilt et du tissu léger de sa robe séduisante.

Elle secoua la tête en le regardant avec les yeux les plus bleus de ce côté du royaume.

— Non, non ! répondit-elle en le suppliant, je ne peux pas retourner dans cette chose !

— Mais vous ne devez pas vous sentir très à l'aise sur le dos de mon cheval, Madame, dit-il d'une voix traînante.

Dieu du ciel, mais la petite dame était une vraie beauté avec sa bouche en forme de bouton de rose !

Il n'avait pas été habitué à la beauté pure. On pouvait dire que Catriona était plutôt jolie, mais ses manières brusques et sa vie rude l'avaient empêchée d'être même vaguement belle. Il

n'y avait eu qu'une seule vraie beauté dans sa vie, mais elle était morte il y avait dix-huit ans de cela.

— Je m'appuierai contre vous, Monsieur, dit-elle impérieusement, je suis habituée à monter et la hauteur de votre cheval ne m'effraie pas.

Lochiel ouvrit la bouche pour protester contre cette idée ; la dernière chose qu'il voulait, c'était de sentir ce ferme postérieur de femme dans le creux de ses cuisses. Mais elle tortilla son derrière afin de le placer entre ses jambes et s'appuya contre lui.

Il se pinça les lèvres. Un mouvement de plus comme celui-là et il se couvrirait de honte en éclaboussant son kilt !

Au moins, la petite dame n'était pas consciente de sa situation délicate. Elle cala sa tête sous son menton et se détendit contre lui.

Lochiel regarda discrètement le sergent Burns qui, de toute évidence, essayait de ne pas éclater de rire.

Bon sang ! Il avait remarqué sa « position » précaire et sa quasi panique, et trouvait ça très drôle !

— Nous allons ramener le boghei chez vous, Madame, où que cela se trouve, dit Lochiel d'une voix rauque, restez juste bien assise.

-

Lochiel se réveilla presque en criant.

Il se redressa et balaya cette chambre inconnue du regard. La petite fenêtre était grande ouverte pour laisser entrer la brise fraîche. On pouvait apercevoir un ciel gris foncé à travers les fentes du mince rideau que ce léger vent soulevait.

Il jura doucement et se recoucha. Il se tourna et mit le nez dans son oreiller d'où il put sentir l'odeur du mouchoir qui sortait de l'endroit où il l'avait caché, près de la tête de lit. Damnation, il était un homme marié et agissait comme quand il n'était qu'un adolescent ! Il ne pouvait pas se souvenir de la dernière fois qu'il avait dû éjaculer dans un mouchoir après avoir été en proie à une fâcheuse, mais persistante, érection !

La jeune fille qu'il avait sauvée du boghei et du cheval en fuite s'était avérée être la personne qu'il devait ramener à Édimbourg, la future épouse de Lord John Montgomery ! Elle s'était assise contre son ventre, qui avait tout simplement été en feu tout au long du chemin, et avait ordonné au demi-peloton de retourner à la petite maison d'une femme d'une beauté foudroyante, mais qui était enceinte. Là-bas, deux autres femmes attendaient le retour du boghei : une fille aux cheveux ternes, mais à la poitrine tout à fait remarquable, qui s'appelait Detty, et une fille en habits de servante, qui s'était avérée être la femme de chambre de mademoiselle Lizzie et une connaissance du sergent Burns qui était soudain devenu bègue.

Toute cette sacrée cavalcade s'était rendue au manoir du baron Bentham Campbell d'Ayre. Les deux femmes étaient revenues en boghei, dont Rigby avait stoïquement pris les rênes, tandis que mademoiselle Lizzie était restée assise entre les jambes de Lochiel, appuyée, tout à fait innocemment, contre son pénis qui était dur comme un roc et refusait de descendre et de redevenir mou, comme il aurait dû l'être.

Avant de sauter en bas de son cheval, Lochiel avait permis au sergent Burns, qui riait sous cape, d'aider mademoiselle Lizzie à descendre de la place involontairement indécente qu'elle occupait sur le cheval, se donnant ainsi le temps de remettre son sporran sur son ventre. La gamine avait attendu qu'il descendît à son tour. Lochiel avait béni le fait qu'il portait un caleçon court et fin qui soutenait en quelque sorte ses organes génitaux sous son kilt court de combat ; il n'avait jamais aimé le mouvement continu ni le frottement de son postérieur et de ses innommables nus sur la selle d'un cheval. Dieu merci, le sporran avait caché son état, mais ce fut à peu près la seule bénédiction qu'il avait reçue ce jour-là.

Le Baron avait été là pour les recevoir, même si les serviteurs avaient murmuré qu'il était arrivé juste avant eux, de retour de Glasgow où il avait passé plusieurs nuits.

Pour une raison quelconque, le Baron s'était pris d'affection pour Lochiel et était resté avec lui durant la majeure partie de la journée. Lochiel avait même été invité à prendre le dîner avec la famille dans leur somptueuse salle à manger.

Au moins, la Baronne avait donné à Lochiel une petite chambre à coucher dans la maison pour la durée de son séjour. Ses vingt hommes d'escorte, Burns et Rigby étaient logés dans les quartiers des serviteurs et dans les chambres situées à proximité des écuries.

Lochiel était content d'avoir une chambre pour lui tout seul. Il ne lui avait fallu que quelques petits mouvements rapides pour se soulager de l'érection importune qu'il avait été forcé de nourrir depuis qu'il avait jeté mademoiselle Lizzie devant sa selle.

Il se sentait humilié et honteux. Il était un homme marié devant Dieu et avait quatre garçons qui portaient son nom, et un tel comportement immature le blessait dans son amour-propre. À présent, chaque pensée, odeur ou mot de mademoiselle Lizzie le mettait à nouveau dans cet état importun. Il se détestait pour cela. Elle n'avait que seize ans et lui, presque vingt-cinq. Il était censé préférer des femmes plus mûres, ou du moins plus âgées que lui. Là, il bavait devant une fille qui devrait normalement être à l'école, si elle avait été destinée à être une vraie demoiselle devant aller faire sa première révérence à la reine à dix-huit ans.

Mon Dieu, si elle n'avait pas repoussé son postérieur incroyablement beau contre son entrejambe, il n'aurait jamais été dans cet état ! Ou l'aurait-il été ? Il se demanda si seulement il l'aimait bien. Elle était indifférente, sournoise et égocentrique. Il avait vite fait cette évaluation après qu'elle fut arrivée chez elle.

Il tira le drap et la couverture sur son grand corps, essayant d'ignorer que son pénis durcissait à nouveau. Il était certain qu'il pouvait se rendormir car ils étaient arrivés à destination et

ses hommes allaient profiter d'une journée de repos, quoi que cela pût signifier dans la maison du Baron.

Après avoir essayé en vain de se rendormir, il poussa un soupir et reprit une nouvelle fois son mouchoir.

— Il est très beau, n'est-ce pas ?

Detty posa son menton sur ses genoux. Elle était dans la chambre de Lizzie où elles se partageaient un plateau car Lizzie avait refusé de descendre pour le petit-déjeuner.

Lizzie se regardait d'un air têtue dans le miroir. Son humeur ne s'était pas améliorée depuis qu'elle avait découvert que Lord John n'avait pas pris la peine de venir lui-même la chercher pour aller se marier à Édimbourg, mais qu'au lieu de cela, il avait envoyé tous ces soldats.

Des soldats ! Cela avait été un coup terrible porté à son amour-propre. Elle ne savait pas comment se comporter suite à la façon insultante dont ce Lord John l'avait traitée. Pour une fois, elle avait l'impression que le personnel de la maison riait d'elle et ne sentait pas la moindre compassion à son égard, ce qui était un autre coup dur. Elle avait toujours été convaincue qu'absolument tout le monde dans la maison l'adorait et voulait ce qu'il y avait de mieux pour elle, mais cette idée avait été anéantie lorsque le lieutenant et ses soldats étaient arrivés.

— Pensez-vous qu'il fait partie de la noblesse ? demanda Detty. On dit que c'est un Cameron. Cameron peut être n'importe quoi, même si je ne suis pas sûre qu'il y ait actuellement un aristocrate du nom de Cameron.

— Est-ce que vous n'allez jamais vous taire ? grommela Lizzie.

Depuis que Detty avait posé les yeux sur le lieutenant, quand le demi-peloton était allé les chercher, Mattie et elle, chez Sarah Ferrer, elle avait été incapable de penser à quelqu'un ou quelque chose d'autre. Detty s'était au moins sentie obligée de compatir avec Lizzie, bien qu'elle le fit d'une façon plutôt désinvolte qui lui était propre.

Lizzie rougissait encore profondément quand elle repensait à la manière dont ce lieutenant l'avait jetée sur le dos de son cheval. Elle n'avait pas dû être très présentable devant tous ces hommes rudes !

Elle refusait de regretter d'être retournée chez elle assise devant la selle du lieutenant, même si sa mère en avait eu le souffle coupé et avait été choquée face à l'indécence de la situation quand elle l'avait appris. Le pire, c'était que sa mère avait haussé les épaules quand elle s'était plainte de l'attitude insultante de Lord John qui n'était pas venu pour escorter sa propre fiancée.

Lorsque Lizzie avait rouspété auprès de son père, il s'était contenté de la serrer contre sa grande poitrine en disant que, dans ces cercles de la haute aristocratie, on ne s'occupait probablement pas soi-même de la logistique quand il s'agissait d'amener une épouse en ville. De toute façon, ses parents allaient l'y emmener. Il lui avait assuré qu'il n'avait jamais vu auparavant quelqu'un escorté par vingt militaires, juste pour se rendre à Édimbourg. Pour la rassurer, il avait ajouté que seule la Reine aurait autant d'hommes pour pourvoir à ses besoins durant un voyage.

Lizzie avait écouté ses paroles et entendu, sans doute pour la première fois dans sa vie, les choses qui ne se disaient pas à voix haute ; Lord John ne s'était pas préoccupé le moins du monde de la façon dont elle se rendrait à Édimbourg.

Elle grinça des dents. Oh, mais ce goujat allait payer cher pour cette insulte ! Et soudain, elle sut exactement comment !

— D'après Mattie, le lieutenant est marié ! dit Detty en mettant la main sur son cœur d'un air dramatique.

Lizzie fronça les sourcils.

— Comment Mattie saurait-elle ça, Detty ?

— Le sergent Burns vivait par ici auparavant et travaillait comme palefrenier, Lizzie. Il semblerait qu'elle ait une relation particulière avec lui, mais je ne sais pas à quel point. Mais bon,

mon père n'accepterait pas si facilement un simple lieutenant comme beau-fils.

Lizzie regarda son amie attentivement et sourit d'un air las. Qu'est-ce que Detty pouvait se laisser emporter par son imagination !

Se souciait-elle que le lieutenant fût marié ? Elle se mordit les lèvres. Non, bien sûr que non. C'était en fait une excellente nouvelle pour ce qu'elle venait de concocter. Elle allait avoir une aventure avec le beau lieutenant ! Elle n'allait pas se « préserver » pour ce goujat arrogant qui était censé devenir son mari ! Tant mieux que le lieutenant fût marié car ainsi, elle ne serait jamais obligée de l'épouser à la place de Lord John, si elle était découverte.

Elle fit une grimace avec sa bouche en se demandant à quel point il lui serait difficile de faire en sorte que le lieutenant la compromît. Elle s'imagina tout à coup le lieutenant à la place du palefrenier et ressentit une pointe de désir lui traverser le corps. Ah, mais il serait parfait ! Mais comment ? Comment ?

*

*

*

Chapitre 6 : LA SÉDUCTION DE LOCHIEL CAMERON

*

— Votre ami soldat a dit que le Lieutenant m'aimait bien, Mattie ?

Lizzie posait innocemment sur sa chaise longue comme le ferait, selon elle, l'épouse du second héritier d'un duc.

Mattie fronça les sourcils tout en mettant la chemise de nuit propre de Lizzie dans un tiroir.

Lizzie avait l'air bien trop contente à son goût en ce moment, surtout après le coup qu'avait porté Lord John à son amour-propre en ne venant pas la chercher à Ayre. Elle s'était attendue à ce que Lizzie enchaînât les crises de colère et comme elle n'avait rien fait d'aussi dramatique jusqu'à présent, elle se disait que Lizzie se préparait peut-être à faire une grosse bêtise.

Elle rougit en pensant à Lochiel Cameron. Colin Burns avait été plutôt explicite concernant l'attirance de Lochiel pour Lizzie ; il était vrai que Colin avait lui-même été témoin de l'état d'esprit, et de corps, « élevé » de Lochiel, quand Lizzie avait été innocemment assise devant lui. Cela avait bien amusé toute la troupe de soldats et c'était tout aussi bien que Lizzie n'eût pas la moindre idée de leurs commentaires vulgaires et paillards au sujet de son sauvetage du boghei en fuite.

Colin Burns avait vécu près d'Ayre, à Green Stream, lorsque les parents de Mattie y étaient métayers. Colin avait déjà la trentaine à cette époque et Mattie le connaissait mais n'avait jamais eu beaucoup de contact avec lui. Colin avait connu son petit ami Malcolm Beam car il se trouvait à Stirling quand Malcolm y était en formation. Selon Colin, Malcolm était parti pour les Amériques avec les premiers du 74^{ème} régiment et il faisait la chasse aux peaux rouges ou aux révolutionnaires.

Mattie avait été déçue que Malcolm ne lui eût jamais écrit pour lui parler de l'endroit où il se trouvait, mais bon, il ne savait probablement pas écrire, de toute façon. Elle se dit alors qu'il valait mieux arrêter de penser à lui. Elle avait commencé à

vraiment bien aimer Colin Burns. Colin avait été marié, il y avait des années de cela, mais sa femme était morte et il n'avait